

" Comment, sans toi, pourrai-je vivre ?
 " Viens donc ! ton bel œil bleu m'enivre !
 " Je te veux, malgré toi, bercer sur mes genoux ! "

— Mon père, il me saisit ! oh ! son haleine ardente,
 En passant sur mon front, me glace d'épouvante !

Et pressant dans ses bras son fils avec effort,
 Le père se hâta de gagner sa demeure ;
 Mais lorsque du retour au foyer sonna l'heure,
 Le petit enfant était mort !

J. LESOUR.

SCIENCE.

HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, A L'UNIVERSITÉ LAVAL.

XIV.

(Suite.)

Tout en suivant les efforts pénibles et souvent malheureux de nos pères pour se maintenir sur ce sol devenu la patrie de leur postérité, il importe de ne pas perdre un seul instant de vue les découvertes contemporaines des Anglais et des Hollandais dans des régions voisines.

Le passage du Nord de l'Amérique continuait d'être l'objet de persévérantes recherches comme il l'a été encore de nos jours.

Les Anglais, il faut le reconnaître, ont devancé les Français dans ces voyages vers l'extrémité de l'Amérique Septentrionale. Nous avons vu Henry Hudson pénétrer dès l'année 1610, dans la baie qui porte son nom, mais il n'en était pas revenu. En 1612 le Prince de Galles envoya à sa recherche Sir Thomas Button qui pénétra jusque dans la partie la plus méridionale de la baie où il perdit lui-même le Capitaine Nelson près d'une rivière que depuis on a appelée la Rivière Nelson. — Puis l'expédition revint sans avoir atteint le but du voyage.

En 1613, Argall s'en retournant de Port Royal qu'il avait réduit en cendres, s'arrêta à l'île Manhatte, y détruisit les magasins des Hollandais, leur fit prêter serment de fidélité au roi d'Angleterre. Ce fait est contredit par d'autres auteurs qui renvoient à 12 ou 13 ans plus tard la fondation de cette ville. Dans l'année 1614-15 les Hollandais remontent le cours de la rivière Manhatte déjà explorée par Hudson, et viennent jusqu'au lieu où fut bâti plus tard le fort d'Orange. Ils établissent un comptoir dans une petite île et là ils commercent avec les Mohawks et les tribus qui peuplent ces régions. En 1614, John Smith envoyé par une compagnie anglaise explore une partie des côtes de la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la rivière Kennebec aujourd'hui dans le Maine, et il fait un rapport si avantageux du pays qu'il a visité qu'on lui donne le nom de Nouvelle-Angleterre. Malheureusement un capitaine qu'il avait quitté dans ces parages pour y faire la pêche, avait attiré sur son navire un grand nombre de Sauvages ; il les fit mettre à fond de cale et alla les vendre comme esclaves sur la côte de Gibraltar. Des religieux qui avaient appris cette infâme conduite en firent enlever un certain nombre par les autorités Espagnoles et quelques uns purent ainsi recouvrer la liberté. Mais leurs frères de l'Amérique gardaient dans leur cœur un profond ressentiment de la trahison dont ils avaient été victimes, et quand le capitaine Hobson fut envoyé l'année suivante sur cette côte pour y fonder un établissement, les Sauvages attaquèrent son navire et le forcèrent d'abandonner son projet. — C'est ainsi que ces tentatives de colonisation dans la Nouvelle-Angleterre échouèrent par la déloyauté des Anglais.

Le prince de Condé, protecteur de la colonie, qui jouissait d'un grand crédit en France, employa malheureusement pour causer du trouble à la régente, ce crédit qui eut été d'un si grand secours à l'œuvre de la colonisation. Champlain qui raisonnait parfaitement la marche à suivre lui exposa qu'il fallait un fort pour protéger la traite, et que ce fort existant, on devait donc chercher les moyens de le maintenir. L'unique moyen, c'était d'y établir une force suffisante, laquelle ne pouvait exister sans une société opulente et bien organisée. Mais cette société, M. de Champlain fut deux années entières avant de parvenir à la former. En effet il était

passé en France en 1611 et ce ne fut qu'en 1613 que quelques marchands de Larochele, de Rouen et de St. Malo consentirent enfin à s'associer moyennant le privilège accordé par le prince de Condé, de la traite exclusive depuis Québec en remontant le fleuve. Rouen devait fournir cinq navires, St. Malo et Larochele une chacune. Chaque navire devait donner six hommes et le vingtième des fourrures qu'on devait acheter. Champlain lui-même, s'embarqua à Larochele.

Cette fois il avait en vue un voyage bien plus long que les précédents. Ce n'était rien moins qu'à la mer du Nord qu'il voulait parvenir et voici à quelle occasion il avait conçu ce hardi projet.

Parmi les Français que M. de Champlain avait ramenés en France avec lui, il s'en trouvait un qui désirait beaucoup retourner en Canada. Dans un séjour assez long qu'il avait fait parmi des tribus situées aux environs du lac Témiscaming, il avait souvent entendu parler de la mer du Nord d'où ce lac, en effet, n'est distant que d'une centaine de lieues, et il avait ouï dire aussi quelque chose de la découverte d'Henry Hudson.

Aidé de ces données, il fabriqua une histoire et il raconta à M. de Champlain que s'étant avancé très loin vers le Nord il avait vu un bâtiment anglais sur la côte, lequel était abandonné, car, lui avait-on dit, les Anglais ayant pillé le mais des naturels, ceux-ci les avaient tous massacrés. Cet imposteur se nommait Nicolas Du Vignau.

Le 7 mai, Champlain arriva à Québec, où il trouva ses gens fort bien portant, car depuis deux ans le mal de terre ne les avait pas visités, et il n'y avait pas eu une seule mortalité. L'hiver avait été extrêmement doux, « si doux que le grand fleuve n'avait pas charrié de glaces, » et que dès le mois de Mai, les bois se couvraient de feuilles et les champs s'émaillaient de fleurs. Ainsi comme on le voit, le climat du pays n'a guère changé depuis ce temps. Frappé par le récit dont nous venons de parler, le commandant Français prit à peine le temps de s'arrêter à sa chère habitation de Québec, et il remonta de suite le fleuve jusqu'au Sault St. Louis qu'il avait exploré dans son dernier voyage. Mais nous avons oublié de mentionner en donnant le récit de celui-ci, qu'il appela Place Royale, Pendoit de l'île de Montréal où il voulait élever un petit fort. Il y avait alors jeté quelques semences dans la terre pour juger de la fertilité du terrain, il avait fait construire une muraille en terre ou en brique « pour voir comment elle se conserverait durant l'hiver ou le printemps quand les eaux descendraient. » Ces détails qui paraissent minutieux en eux-mêmes, nous font connaître le soin diligent et la vraie prévoyance qu'apportait notre fondateur dans son œuvre de colonisation.

En arrivant au Sault il espérait y trouver beaucoup de sauvages venus à cet endroit pour faire la traite comme ils en avaient l'habitude, mais pendant son absence les Mistigoches n'ayant plus personne pour les maintenir en paix, avaient l'année précédente fort maltraité les indigènes, en sorte que cette année il n'y en était revenu qu'un très petit nombre. Champlain en prit en passant quelques uns pour l'accompagner dans son grand voyage vers le Nord. Lescarbot remarque qu'il songeait toujours à la Chine vers laquelle il ne désespérait pas encore de découvrir une voie directe dans le cours de ses explorations, et cette idée constante était encore fortifiée par le prétendu rapport du Français qu'il avait emmené. On a peine à concevoir que ce hardi voyageur ait déjà pu explorer une aussi vaste étendue de pays et voilà que son esprit d'aventures et de découvertes non encore satisfait va le faire pénétrer jusque dans les parties les plus reculées de la rivière des Outaouais, où au milieu des difficultés sans nombre provenant de l'inexpérience des Français et de l'ignorance du pays qu'il parcourt, on le voit toujours ferme et confiant dans le succès.

Au dessus du Sault Saint-Louis, les Français rencontrèrent un rapide auquel les sauvages donnèrent le nom de Quinchenon, mot qui rappelle une vieille habitude qui nous est propre de bâtir des origines extraordinaires à propos de noms dont l'étymologie est toute simple. Une tradition portait que 15 habitants normands qui vivaient ensemble à Vaudrenil étaient sans cesse à se quereller entre-eux et qu'on avait fini par les appeler quinze chiens, car ils étaient ce nombre ; d'où serait venu le nom de Quinze-chiens ou Quinchiens donné au rapide voisin. Or, comme on le voit, tout cet échafaudage tombe de lui-même devant le nom sauvage Quinchenon.

En remontant la rivière Gatineau qui part de l'Ottawa et se dirige du côté des Sources du Saguenay, on dit à Champlain que les Sauvages qui descendaient des Grands Lacs au lieu de passer par le St. Laurent où on courait le danger de rencontrer les Iroquois qui remontaient cette rivière et descendaient par une autre qui est le St. Maurice, appelé par Cartier rivière de Fouër.

Champlain parle d'une autre rivière, le Rideau, près de laquelle est aujourd'hui bâtie la ville d'Ottawa.